

## UN SONGE LÉGISLATIF.

J'avais, ce jour-là, obtenu un billet pour assister le lendemain à une séance de la Chambre des députés ; et pour mieux remplir ma journée législative, j'avais consumé ma matinée dans la lecture de tous les titres de journaux, et de toutes leurs annonces de livres philosophiques, politiques et littéraires, parus depuis la veille. Munis de ce bagage intellectuel, je m'étais rendu à la Chambre de nos représentants ; et là, dans le silence, je les avais laissés parler tant qu'ils avaient voulu. Enfin, bien rassasié, je veux dire bien nourri de tout ce que j'avais lu, vu et entendu, je terminai ma journée par ma meilleure action : j'allai me coucher et je m'endormis.

Bientôt, dans une salle fantastique une foule immense s'agita devant moi ; journalistes, philosophes, littérateurs, députés, juges, magistrats criaient tous à tue-tête ; mais il n'en résultait aucun inconvénient, car personne ne faisant attention à ce que disaient les autres, chacun s'écoutant lui-même, tous étaient satisfaits et triomphants. Pour satisfaire à cette fureur de parler, on avait élevé des milliers de tribunes, et fait disparaître les bancs tous vides d'auditeurs.

Selon toute apparence, cette séance était une séance extraordinaire ; car non-seulement ministres et députés

avaient pris la parole, mais public, sténographes, huis-siers, jusqu'aux crieurs qui étaient à la porte, étaient montés sur des chaises, tribunes improvisées, et tous déclamaient sur le même sujet.

C'est qu'en effet le sujet était du plus haut intérêt. On en était venu à reconnaître que la gloire militaire, pas mieux que le pacifique commerce, le bien-être matériel, pas plus que la culture de l'esprit, rien de tout cela ne suffisait pour faire bien marcher une société; car l'homme portait ses passions et son cœur dépravé dans les champs de bataille comme dans un comptoir, dans la prospérité comme dans la misère, au milieu des trésors du savoir comme dans l'ignorance, et qu'aussi longtemps que l'être moral ne serait pas amélioré, changé, régénéré, il importerait peu pour la société que les méchants, les bandits, les voleurs, les assassins fussent instruits ou ignorants, riches ou pauvres, sous telle loi ou sous telle autre. On avait fait un pas de plus : même on avait reconnu, dans la grande fabrique des lois, que ce n'était pas en changeant des mots de place dans un décret, ou en doublant les postes dans les casernes, qu'on pouvait persuader à l'égoïsme de se transformer en dévouement; et, fatigué de tant de vaines tentatives, on en était venu à s'accorder tous, absolument tous, sur un point, et ce point était celui-ci : Pour faire marcher une société, il faut une religion. On en était là.

Comme je l'ai déjà dit, tous parlaient à la fois, lorsque, (bizarrerie des songes!) la sonnette oubliée par le président qui discourait aussi, lorsque, dis-je, la sonnette se grossit peu à peu, devint cloche énorme et retentissante; et gagnée elle-même par la contagion, elle se mit à parler si haut, si haut, que force fut bien à tous de se taire et de se boucher les oreilles.

Quand chacun de sa tribune se fut fait une chaise, et que tous gardèrent ce silence forcé, l'épouvantable cloche

se replaça sur le bureau ; et, chose étonnante, une voix forte et sonore, partant on ne sait d'où, se fit alors entendre :

— A l'ordre, Messieurs ! à l'ordre, ou à la porte. Vous allez, s'il vous plaît, parler l'un après l'autre ; l'auditoire est condamné non-seulement à entendre, mais encore à écouter ; quant à l'orateur, je le laisserai parler, quoi qu'il dise ; mais dès qu'il commencera à se répéter, une vibration de mon marteau lui imposera silence. Vous, journaliste, commencez, vous avez la parole.

— Messieurs, dit le journaliste, désormais un fait inébranlable est acquis à la science humaine, mon expérience personnelle me l'a largement démontré : pour conduire un peuple, il faut une religion. J'ai successivement rédigé *le Figaro*, *le Constitutionnel*, *les Débats* ; et aujourd'hui je les ai tous abandonnés pour me faire journaliste religieux. Les feuilles nombreuses et variées qui reçoivent en dépôt le génie de mes œuvres, prouvent, en les acceptant, si j'ai quelque aptitude à traiter la question, et ce que la modestie m'empêche de dire, vous pouvez aller le demander tour à tour à Saint-Simon, à Fourier et au Pape, si vous voulez.

— Au fait, au fait ! cria la voix terrible.

— M'y voici, reprit l'orateur : il faut une religion, et pour la faire pénétrer dans les masses, je propose à mes confrères de la prêcher tous dans nos colonnes. Disons à ceux-ci qu'il y a un ciel et un enfer ; à ceux-là, qu'il est un avenir, à d'autres qu'après la mort la créature, émanation divine, s'absorbe dans le Créateur ; à d'autres enfin, que le perfectionnement indéfini de l'humanité leur impose des devoirs ; parlons à chacun selon son goût, mais à tous parlons d'un avenir. Que cette perspective lie leur conscience, dompte leurs passions, féconde leur dévouement ; et nous, nous vivrons heureux et paisibles. Ensuite....

L'énorme marteau de la cloche se soulève; le journaliste espère encore avoir le temps de glisser une phrase, et recommence :

— Ensuite....

Mais le marteau retombe étourdissant, et couvre, non sans peine, la voix de l'orateur qui se rassied enfin, saisi par le bras vigoureux de son voisin, désireux de parler à son tour.

— Vous avez la parole, avocat, soyez court.

L'avocat, devenu juge et même président d'une Cour d'assises, commença donc ainsi :

— J'appuie la motion de mon honorable collègue, et, Messieurs, personne plus que moi ne sent l'urgente nécessité de rétablir chez le peuple la foi religieuse. Chaque jour ramène à notre barre des hommes souillés de tous les vices, capables de tous les crimes; et quand l'instruction déroule leur passé sous nos yeux, c'est presque toujours à l'absence de convictions religieuses que nous sommes conduits à reconnaître qu'il faut attribuer leur vie de désordres; nos lois sont insuffisantes, l'homme adroit peut toujours y échapper; il faut, pour retenir le scélérat, la pensée qu'un être invisible a l'œil fixé sur sa conduite, et que s'il échappe à la punition des hommes, il n'évitera pas le châtement d'un Dieu. Rétablissez donc des Christs dans nos salles d'audience, faites imprimer des codes annotés par des moralistes, élevez une église devant chaque prison; enfin moralisez le peuple, favorisez la religion; s'il le faut, donnez l'exemple, prêtez vos serments au nom de Dieu; allez entendre une messe, suivez quelquefois la foule dans ses fêtes religieuses, parlez du bon Dieu à vos enfants et à vos femmes, répétez dans vos discours les mots *Providence, Créateur, Religion* même, et les masses, vous voyant parler et agir de la sorte, seront entraînées à votre suite; nous aurons une population vertueuse, paisible, qui nous laissera vivre en

paix, dormir tranquilles, et nous devons ces inestimables bienfaits à l'invention si simple d'une religion pour le peuple.

L'avocat était âgé, une quinte de toux le prit, elle tint lieu de sonnette : il se tut donc, et un homme d'Etat, député ou ministre (je ne sais) prit à son tour la parole.

— Messieurs, une expérience récente ne nous l'a que trop bien démontré : l'incrédulité et le crime sont intimement unis, c'est au nom de l'athéisme que le régicide a été prêché, et comme moi, vous avez pu lire ces paroles : « Il est beau d'être athée, mais cela ne suffit pas, il faut savoir encore ne pas épargner le sang... » Messieurs, nous avons essayé de tout, mais essayé de tout en vain. Fêtes de juillet pour nous gagner le peuple, lois de septembre pour l'intimider, sièges d'Anvers, de Constantine, de Saint-Jean d'Ulloa, pour éveiller ses sympathies par la gloire militaire ; nous lui avons prodigué musée à Versailles, promenades à Paris, écoles dans les communes, traités de commerce au dehors, et rien, rien n'a réussi ! Tous se plaignent, personne ne s'estime heureux, et quand quelques-uns sont arrivés à cette fortune que tous ambitionnent, le lendemain nous retrouvons leurs cadavres étendus à la Morgue, ou leur crâne broyé sur le pavé ! Les plus sages s'ennuient sans rien dire... et moi qui vous parle, je vous avoue que je suis rassasié de gloire, fatigué de bien-être et assommé des plaisirs de la vie. Quand on a essayé de tous les moyens, et qu'un seul vous reste, pourquoi ne pas en user à son tour ? Quand il n'y a plus qu'un billet dans l'urne, et que tous les joueurs ont été malheureux, n'est-ce pas une raison de croire que c'est le bon qui reste ? Vous comprenez ? Je vote donc pour l'établissement en grand d'une religion, et d'une religion d'Etat, dont le clergé, répandu jusque dans les plus petits villages, puisse, au nom de Dieu, façonner les esprits à l'obéissance due au monarque et aux lois ; il faut que ces

ecclésiastiques se rattachent à un centre par des liens invisibles ; que tous ces liens, partant de tous les points du royaume, viennent aboutir dans notre main... qu'ainsi nous les fassions mouvoir selon les circonstances. Commençons donc par nous assurer ces hommes dévoués ; et, Messieurs, vous en connaissez les moyens ; ayez soin seulement, en les élevant, de ne pas vous laisser monter dessus ; donnez-leur cathédrales, croix, ornements, argent ; n'épargnez rien pour en faire vos amis ; car, encore une fois, il faut essayer de la puissance religieuse quand toutes les autres ont succombé.

Comme ceci ressemblait à une répétition, la cloche sonna, et l'orateur invisible dit à son tour :

— Il faut une religion, avez-vous dit tous ensemble, mais laquelle ?

— Peu importe, répondirent journalistes, philosophes, députés, juges, ministres ; toutes les religions sont bonnes, puisque toutes ordonnent de bien faire.

Cette opinion fut mise aux voix, et l'assemblée, comme un seul homme, se leva pour dire :

— Il faut une religion, peu importe laquelle, car toutes les religions sont bonnes et ordonnent de bien faire.

Le vote unanime constaté, chacun se rassit, la cloche obtint le silence, et, à son dernier vibration, elle disparut dans les airs, et découvrit aux yeux de l'assemblée l'homme mystérieux qui jusque-là était resté caché dans ses flancs. Il n'avait ni épée, ni croix, ni robe, ni journaux : il portait un livre dans la main gauche, et de la droite imposant le silence, il dit d'un ton digne et solennel :

— Vous êtes tous des misérables ! tous des hypocrites ! et le meilleur moyen de ruiner la religion sur la terre, ce serait de vous en faire les apôtres ! Les athées affaiblissent la foi, les fanatiques la corrompent, les humanitaires la dénaturent ; mais c'est vous, amis prétendus de

la religion, c'est vous qui la tuez. Vous êtes des hypocrites, car cette religion que vous voulez pour les autres, vous n'en voulez pas pour vous-mêmes. Vous leur dites de croire, et vous ne croyez pas. Ce n'est pas une religion, c'est un mensonge que vous leur jetez, et vous voulez nourrir leur esprit de superstitions que vous auriez honte d'admettre. A vos yeux, la religion est un frein, un bâillon, et vous voulez en museler le peuple pour l'empêcher de vous mordre; mais croyez-vous donc ce peuple assez sot pour être votre dupe? Pensez-vous qu'il ne sache pas voir que toutes vos exhortations, tous vos exemples ne sont que de faux semblants, et que vous ne croyez pas vous-mêmes à ce que vous lui dites de croire? Et ne voyez-vous pas que les plus petits marchent sur vos traces, et disent chacun à son tour : Il faut une religion pour le peuple, mais moi je ne suis pas du peuple, et je peux me passer de cette religion tout en la prêchant comme mon journaliste, mon député, mon avocat? Ne voyez-vous pas que ce que vous propagez ainsi, ce n'est pas la foi, c'est l'incrédulité; non la religion, mais l'hypocrisie; et que bientôt l'enfant à la lisière viendra vous dire, il faut une religion pour l'enfant au maillot? Vous voulez duper les autres, et c'est vous qui êtes les premières dupes, en pensant qu'on rend les hommes religieux avec de telles paroles. Avant tout, la religion est une vérité, et il faut la croire telle pour la prêcher avec succès. La religion est une vérité, et c'est une intervention du vrai Dieu et non de l'homme, qu'il faut pour gagner une société corrompue. Pour vous, la religion est un levier politique, c'est-à-dire un mensonge. Pour Dieu, la religion est le lien du ciel avec la terre, c'est-à-dire une vérité. Vous pouvez bien ne rien croire de tout cela, mais alors ne faites pas prêcher aux autres ce que vous ne croyez pas, ou bien reconnaissez que vous n'êtes que de vils imposteurs qui voulez vivre aux dépens de la crédulité de vos

frères, qui voulez dompter leurs passions pour donner un cours plus libre aux vôtres, et qui payez leurs sacrifices de promesses tenues dans un avenir qui selon vous n'existe pas. Si votre égoïsme ne vous aveuglait pas, vous raisonnez tout autrement, et vous diriez : Puisque nous, grands philosophes, nous avons découvert que le monde ne peut pas marcher sans religion, il est probable que le Créateur de ce monde a aussi reconnu cette nécessité; et s'il l'a reconnue, il est probable encore qu'il y aura pourvu. Si nous voulons créer une religion, Lui aussi a dû le vouloir, avec cette différence que nous, dans notre faiblesse, pour religion nous proposons un mensonge, et que Lui, tout puissant, pour religion a dû donner une vérité. Cette religion vraie doit donc exister; mais quelle est-elle? où la prendre? Notre premier devoir est au moins de la chercher, et quand nous l'aurons rencontrée, examinée, crue et acceptée pour notre propre compte, alors nous penserons à la prêcher aux autres. Eh bien! cette religion existe, elle est écrite dans ce livre, dont chaque page porte un cachet de vérité. Je dépose ce volume sacré devant vous; ceux qui, m'ayant entendu, refuseront cependant d'ouvrir le livre, prouveront qu'ils aiment mieux suivre leurs goûts que chercher la vérité; ceux qui l'ouvriront sans le lire, ou le liront sans le croire, prouveront que leurs passions obscurcissent leur intelligence, et les uns et les autres seront justement condamnés. Maintenant votre sort est entre vos mains, prononcez!

Le livre fut déposé sur le bureau. La moitié de l'assemblée, épouvantée à la pensée d'une religion vraie qui l'obligerait à modifier sa vie, ses goûts, ses habitudes, se leva subitement et s'élança hors de la salle. D'autres, s'avancant, regardèrent la couverture et sortirent; de plus persévérants crièrent : Quel est le titre? Et comme quelqu'un l'ayant ouvert répondit : LA SAINTE BIBLE, toute l'assemblée se boucha les oreilles et sortit en toute hâte.

Un enfant et un vieillard restèrent seuls ; l'enfant joignit les mains et fit une prière ; le vieillard ouvrit le livre et en lut une page ; et moi, sortant de mon rêve, je ne trouvai ni enfant, ni vieillard.

Lecteur, pouvez-vous dire que vous soyez assuré de posséder la vérité religieuse ? Et si vous ne la connaissez pas, pouvez-vous nier qu'elle soit pour vous d'une haute importance ? Cependant, jusqu'à ce jour, qu'avez-vous fait pour y parvenir ? Moins que vous n'avez fait pour atteindre la vérité dans quelque science terrestre. En sorte que vous avez donné plus de valeur à votre corps qu'à votre âme, plus de prix au temps qu'à l'éternité ! Voyez s'il ne vaut pas la peine d'y songer et d'ouvrir, vous, cette Bible que tant d'autres laissent fermées. On ne vous engage pas à vous soumettre en aveugle, on vous prie de « sonder les Ecritures, » par lesquelles vous pouvez avoir la vie éternelle. Si vous refusez de faire cet examen, je me borne à vous adresser une question : Quel est le plus crédule, celui qui repousse la foi sans rien examiner, ou celui qui examine et croit ? Prenez garde ! en faisant l'esprit fort, vous pourriez bien prouver votre faiblesse d'esprit et signer ainsi votre propre condamnation ; car la lumière sera venue dans le monde, et vous aurez mieux aimé les ténèbres que la lumière. Pour la dernière fois, sondez la Bible, la Parole de vérité.

La main et le pied se joignent ensemble; l'ensemble joint  
les mains et le pied à la main et le pied et  
en lui une page; et moi, s'écrit de moi, je ne suis  
pas un enfant, ni vieillard.

Lequel pouvez-vous dire que vous savez ce  
possession la vérité religieuse? Et si vous ne la connaissez  
pas, pouvez-vous nier qu'elle soit pour vous d'une haute  
importance? Cependant, jusqu'à ce jour, qu'avez-vous  
fait pour y parvenir? Moins que vous n'avez fait pour at-  
teindre la vérité dans quelques sciences terrestres. En sorte  
que vous avez donné plus de valeur à votre corps qu'à  
votre âme, plus de prix au temps qu'à l'éternité! Voyez  
s'il ne vaut pas la peine d'y songer et d'ouvrir, vous, cette  
libre que tant d'autres laissent fermée. On ne vous en-  
gagera pas à vous soumettre au aveugle, ou vous prie de  
à sonder les Écritures, à par lesquelles vous pouvez  
acquiescer à la vérité. Et vous refusez de faire cet exa-  
men, je me borne à vous adresser une question : Quel  
est le plus véritable, celui qui répond à la loi sans rien  
examiner, ou celui qui examine et croit? (Lisez l'épître  
et laissez l'esprit fort, vous pourriez bien trouver votre  
liberté d'esprit et signer ainsi votre propre condam-  
nation; car la lumière sera venue dans le monde et  
vous aimez mieux vivre dans les ténèbres que la lumière.  
Lors la dernière fois, sondez la Bible, la parole de

— Imp. Jeune.

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.